

AU-DELA DE LA MIETTE

Par le rabbin Haim Fabrizio Cipriani

Nous nous rapprochons de la fête de Pessah, un moment qui nous est très cher, tant il est dense de souvenirs familiaux, de douceur, de partage.

Comme toujours en ce moment de l'année, notre esprit est très occupé par les préparatifs, notamment l'élimination du Hametz et l'organisation des Sedarim. Il s'agit là d'aspects sans doute importants, mais qui parfois peuvent nous éloigner d'autres dimensions également essentielles.

Pessah est une fête complexe, et ce serait bien dommage de ne pas en approfondir le sens en nous contentant de bien nettoyer la maison et de suivre plus ou moins attentivement les instructions imprimées dans la Haggadah. Car même si on aura fait attention à se pencher au bon moment pour boire le vin, ou à couvrir et découvrir les Matzot quand il le faut, mais allons-nous ressortir de tout cela avec une compréhension agrandie de notre Judaïsme, et de notre responsabilité en tant qu'héritiers spirituels des faits relatés dans la Haggadah? Rien n'est moins sûr.

Quand nous parlons de Pessah, nous parlons de sortie d'Egypte. Mais ceci n'est qu'une partie de la fête. La Torah, et la Haggadah qui est basée sur le récit biblique, parle de sortie de *Mitzraïm*. Cela signifie « étroitesse », au pluriel. La Haggadah ne raconte donc pas simplement le passé de notre peuple, mais elle ne prend de sens que lorsque nous sommes en mesure de nous considérer personnellement confronté avec la sortie de *Mitzraïm*, comme le texte même de la Haggadah le dit si bien : «A chaque génération, l'homme est tenu de se considérer comme s'il était sorti d'Egypte ». Notons que le texte dit « comme s'il était sorti d'Egypte ». Le *comme si* est fondamental, et souligne que personne n'est jamais véritablement et définitivement sorti de cette condition existentielle. On essaye juste, tous les ans, ayant pu entrevoir la possibilité cet affranchissement au moment de l'Exode. Sortir des étroitesse signifie, entre autres, redonner du souffle et de la vie à notre identité juive. Car le processus de sortie de *Mitzraïm* est bien une naissance, parallèle avec la renaissance de la nature au printemps (Pessah est aussi appelé Hag ha-Aviv, la fête des épis mûrs). Sauf que, tandis que la renaissance de la nature est un phénomène que nous percevons comme normal dans le monde physique, la naissance d'Israël s'oppose à la nature. Il est dans la nature des choses que le puissant écrase le faible, que le grand domine le petit, alors qu'à Pessah le petit, le faible, celui qui n'aurait pas pu affirmer son identité dans l'état « naturel » des choses, y arrive par le fait d'être libéré, presque miraculeusement, des étroitesse qui l'empêchent de le faire.

Pourquoi « presque miraculeusement »? Car les Bené Israël se préparent à cet événement par la circoncision et le rite de l'agneau et de la Mezouzah, même si leur Mezouzah, la première de l'histoire juive, n'est pas faite en parchemin mais par le sang de l'agneau. Or, par ces gestes, les juifs sortent de l'apathie et de leur état « naturel » d'esclave, naturel car c'est le seul que leur génération ait connu. Par ces gestes, ils prennent conscience de la valeur de leur identité, et de la nécessité de savoir l'exprimer, l'afficher librement (le sang en dehors des portes) et la transmettre.

Un Pessah réussi nous demande donc un effort pour en faire une occasion de sortie de nos étroitesse, des limitations que nous imposons à nous-mêmes et à notre Judaïsme. Ce n'est que par la connaissance et la prise de conscience que nous pouvons renaître à un judaïsme éclairé et profond, qui ne soit pas une simple répétition de gestes, répétition qui, comme toute habitude, peut devenir expression d'un état de *Mitzraïm*/étroitesse. Ce n'est pas que dans nos maisons que nous devons éliminer le Hametz, mais aussi dans notre façon d'être, de voir et de concevoir les choses, qui devrait être « nettoyée » et renouvelée en ce moment qui marque le début véritable de l'année juive.

Nous savons que l'être humain n'aime pas le changement, c'est pourquoi il a tendance à s'accrocher à ce qu'il connaît. C'est bien ce qui arrivait aux juifs en Egypte/*Mitzraïm*/étroitesse, lorsqu'ils refusaient d'entendre la parole de Moshé. Car sortir de quelque chose pour aller vers l'inconnu n'est pas facile. On préfère toujours ce qui est connu, même si c'est désagréable. Pour cette raison, selon certaines sources, seul un cinquième des juifs sortirent de *Mitzraïm*/étroitesse (cf Rashi sur Exode 13 :18). Car Pessah signifie « saut », et la sortie du territoire connu est en effet un saut, périlleux comme tout changement.

A la base du rite agricole de l'abstention du vieux blé, il y a aussi une idée de saut. L'idée était en faits d'arrêter de produire du pain par le vieux levain, une pâte qui venait de l'ancienne récolte et dont une partie était régulièrement conservée pour préparer le pain suivant. A ce moment de l'année, pour se préparer à la nouvelle récolte, on cessait de faire cela, pour s'ouvrir au nouveau, à l'espoir de la récolte à venir, malgré l'incertitude que cela engendrait nécessairement. Or, cette incertitude est la base de tout saut, dont le début est connu, mais dont le point d'arrivée est incertain. Cela vaut pour nous, mais encore avant pour ha-Shem, dont il est dit qu'il sauta sur les maisons d'Israël (Exode 12 :27), et cela signifie aussi qu'il sut mettre de côté toutes les réserves envers ce peuple si peu à la hauteur de la situation, et accomplir un saut aussi bien en arrière, en se basant sur la promesse faites aux patriarches, qu'en avant, en accordant sa confiance à Israël.

En tous ces aspects, Pessah est une naissance, qui est source de joie mais aussi de doutes et d'appréhensions quant au devenir de l'être ou du projet qui naît. Un Pessah réussi est donc aussi un Pessah où l'on sait se défaire de certaines façons de penser pour en expérimenter d'autres, on apprend à se nourrir d'un pain nouveau.

Voici quelques petites suggestions et réflexions très simples, parmi les nombreuses possibles, à cet égard :

- La vente du Hametz par une autorité rabbinique est pensée pour les commerçants, car il n'était pas concevable de leur demander de se défaire de toutes leurs réserves, ce qui aurait comporté un préjudice économique grave. Un particulier ne devrait pas se baser sur ce qui souvent devient un subterfuge. Le Hametz doit être consommé, ce qui ne l'est pas doit être donné, par exemple à des gens dans le besoin (des non-juifs, bien sûr...). Par contre il ne doit jamais être jeté, car la loi juive interdit sévèrement de jeter quoi que ce soit (*bal tachhit*). Pendant les jours de la fête, le Hametz ne doit pas être « vendu » et enfermé dans un endroit, mais définitivement éliminé.
- Souvent on entend qu'il est interdit d'inviter des non juifs au Seder. Cela n'est pas correct. Ne vous privez pas de la compagnie de vos amis non juifs ou des membres non juifs de la famille. A la rigueur, on pourrait leur demander de ne pas consommer l'*Afikoman*, le dernier morceau de Matzah symbolisant l'agneau de Pessah, qui a un caractère très spécifique au peuple juif. Mais, puisqu'aujourd'hui il n'y a plus de sacrifice de l'agneau, même cette limitation est optionnelle, et nous la déconseillons. Au contraire, il est de l'ordre de la Mitzva d'inviter des non juifs qui sont en couple avec des juifs, pour permettre à ces couples de célébrer la fête correctement et de les garder proches de la vie juive. De même, il est noble et important de partager ces moments si beaux avec ceux, parmi les membres d'autres communautés religieuses, qui désirent le faire par affection envers le peuple juif. Il est aujourd'hui impératif de communiquer avec ces gens, et la connaissance réciproque passe aussi à travers le fait de partager ces moments. Sans oublier la phrase par laquelle on ouvre le Seder : *Kol dikhfine yété v'yékhol. Kol ditsrikh yété v'yifsah !* « Quiconque a faim, qu'il vienne et mange, Quiconque a besoin, qu'il vienne et fête Pessah! » « Quiconque », c'est bien tous ceux qui souhaitent partager notre Seder, sans exception !
- Certaines céréales dites « légumineuses » (*kitniot*) ont été interdites selon les coutumes ashkénazes, à cause du risque de confusion de farine (maïs, riz, et autres). En milieu séfarade également, il existe des traditions de ce genre. Mais déjà au Moyen-âge des sources rabbiniques critiquent âprement cela, car il y a un risque réel que ces restrictions supplémentaires diminuent la joie de la fête. Il y a déjà suffisamment d'interdits à Pessah pour ne pas en rajouter. Il y a donc lieu de permettre les *kitniot*, d'autant plus que nos jours le risque de confusion de farine n'a pas lieu d'être dans les pays industrialisés.
- Un premier-né (que ce soit de mère ou de père) se doit en principe de jeûner la veille de Pessah en commémoration de la sortie d'Égypte pour se souvenir que les premiers-nés hébreux avaient échappé à la dernière plaie. Souvent seuls les hommes respectent ce jeûne,

mais il est approprié que les femmes aussi le fassent (sauf les femmes enceintes ou qui allaitent), car telle est l'opinion exprimée dans des sources traditionnelles diverses. La raison du jeûne est le fait que les premiers-nés juifs aient été épargnés, mais il s'agit aussi d'une forme de respect envers ceux qui ont péri. Dans les deux cas, rien ne justifie que les femmes ne jeûnent pas.

- Le Seder est une cérémonie très particulière. Certains rites qui accompagnent les moments forts de l'année juive sont basés sur un langage non verbal (pensons au Chofar, ou au Loulav), d'autres sur l'idée de prière et d'invocation. Mais le Seder se veut essentiellement pédagogique, plus semblable à une soirée d'étude qu'à une soirée de prière. Un Seder réussi demande d'être préparé, et pas seulement en cuisine. En aucun cas la simple lecture de la Haggadah est suffisante. Il est important d'introduire des études, des lectures, des questions supplémentaires. Une possibilité est celle de demander à plusieurs participants de préparer cela en amont. Il existe de très nombreux commentaires et articles sur Internet ou dans des livres. Tout Seder devrait être personnalisé et enrichi en ce sens.
- Il y a une tension importante en cette fête, qui est présente dans toute la vie juive. D'un côté, il est impératif de suivre avec soin les règles, éliminer toutes traces physiques de Hametz, et même les résidus éventuels, en changeant (ou en cachérisant) entièrement les ustensiles de cuisine etc. Il y a donc un côté technique important, qui n'est pas facile mais qui est fondamental, car dans le Judaïsme les plus grands principes passent nécessairement par des gestes pratiques qui engagent notre corps, nos mains, et toutes nos facultés. Mais en même temps, nous ne saurions pas nous contenter de ce qui risqueraient de se transformer en un simple ménage de printemps. Il faut savoir accomplir cela, et aller au-delà de la miette. C'est pourquoi la coutume est celle de souhaiter *Pessah Cacher v'Sameah*, car avant d'être joyeux (*Sameah*) il se doit d'être conforme (*Cacher*) à la Loi.
Pour la pensée juive, il est difficile d'envisager d'arriver à l'esprit des choses sans passer par la précision et l'exactitude, ce serait comme vouloir jouer une pièce de musique d'un grand compositeur sans maîtriser gammes et arpèges. Ce serait impossible car la grande musique est faite de la combinaison de gammes et arpèges. Donc cet aspect doit forcément précéder, et accompagner constamment, tout acte musical. Mais bien sûr, réduire la musique qu' à une combinaison de gammes et arpèges ne lui rendrait pas justice.

Que nous tous puissions avoir le mérite d'aller au-delà de la miette, dans l'espoir de motiver nous-mêmes et les autres autour de nous à poser, et à se poser, encore beaucoup de questions.

Pessah Cacher v'Saméah

Rabbin Haim Fabrizio Cipriani